

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 3 (1909-1910)
Heft: 17

Rubrik: La musique à l'étranger

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Musique à l'Etranger

FRANCE

Lettre de Paris.

Le plus grand événement musical du moment c'est l'apparition de la *Salomé* de Richard Strauss à l'Opéra. Cette fois, l'Académie nationale de musique a bien fait les choses : rarement il nous a été donné d'assister à une représentation plus soignée à tous les points de vue. L'interprétation d'abord est excellente, et surtout Mary Garden joue et danse le rôle d'une façon tout à fait remarquable. L'orchestre, dirigé par Messenger, a rendu la partition avec un fini et une ardeur extraordinaires. Le décor, la mise en scène sont aussi satisfaisants que possible. La critique est unanime à rendre justice aux efforts des directeurs qui jusqu'ici n'avaient pas donné de bien grandes preuves de leur savoir-faire ni de leur conscience artistique. L'œuvre s'impose, avec ses énormes défauts et ses qualités indéniables, surtout avec sa force, sa vie, son impétueuse puissance. Chacun reconnaît qu'il y a là une manifestation irrécusable d'un art, monstrueux peut-être, mais souvent personnel et toujours sincère, jusque dans ses plus écœurantes banalités.

A côté de la *Salomé* de Richard Strauss, celle de Mariotte qu'on a montée à la Gaité-Lyrique fait une piètre figure. M. Mariotte a bénéficié en fin de compte de tout le bruit fait autour de son nom lors de sa fameuse discussion avec Strauss au sujet de son droit de mettre en musique le poème d'Oscar Wilde. Sans cette circonstance, je ne crois pas que son œuvre eût jamais été représentée, ou du moins elle n'aurait pas retenu un seul instant l'attention du public.

Après *Salomé*, ce qui occupe le plus le monde des musiciens depuis quinze jours, c'est la création de la S. M. I. La Société musicale indépendante a la prétention d'échapper à la « spécialisation » des sociétés rivales ; elle veut créer « un milieu libre où toutes les tentatives artistiques, sans distinction de genre, de style, ni d'école, recevront bon accueil ». Sous la présidence de M. Gabriel Fauré, elle est dirigée par un Comité formé de MM. Louis Aubert, André Caplet, Roger Ducasse, Jean Huré, Charles Kœchlin, Maurice Ravel, Florent Schmitt, Emile Vuillermoz. Ne vous fiez pas trop à ces brillantes déclarations d'indépendance. En réalité, la S. M. I. n'est qu'une arme de guerre contre la Société nationale et contre la Schola, contre Vincent d'Indy et tous ses disciples. Pour la circonstance, Ravel et Debussy se sont réconciliés, et pour signifier le nouveau pacte d'alliance à la multitude, au premier concert Ravel jouait au piano une feuille d'album de Debussy. Pour ma part, je ne vois aucun inconvénient à ce que les écoles rivales se fassent la guerre. Marchez au combat, jeunes artistes ! L'art en profitera toujours. Je n'ai qu'une peur, c'est que la lutte ne se ralentisse par le seul fait que les adversaires ne se rencontreront plus sur le même terrain. Jusqu'ici à la Nationale, Debussystes et d'Indystes étaient également joués : le public pouvait comparer et juger, il pouvait se fâcher ou applaudir, voire même en venir aux mains. Maintenant qu'il y aura deux chapelles, les amateurs de d'Indysme n'iront qu'à la Nationale, les amateurs de Debussysme qu'à la S. M. I. et ce sera la mort des deux sociétés rivales ; plus de publics divisés, plus de luttes, plus de vie. Pourquoi s'enfermer ainsi chacun chez soi ? C'était bien plus amusant autrefois !

L'abbé Perosi est venu conduire au Trocadéro une de ses grandes compositions : *Dies ista*. L'effet a été considérable sur le gros public. Les musiciens trouvent cet art-là un peu trop mélangé, un peu trop soucieux de l'« effet », sans véritable émotion, sans naturel et sans sincérité. L'effort est pourtant intéressant et noble, et les Italiens nous ont habitués depuis quelque temps à un tel laisser-aller, à un tel dédain de tout idéal, à telles dépravations du goût, que nous éprouvons quelque respect pour ce compositeur qui cherche, comme il peut, à restaurer dans son pays la musique religieuse de haut style.

Le « Quatuor Parent » a terminé la série de ses concerts par quatre séances consacrées aux auteurs modernes : le programme de la seconde était entièrement réservé à Paul Dupin. Ce musicien, dont j'ai déjà dit ici tout le bien que je pense, n'a pas le bonheur de plaire à la plupart de nos maîtres critiques. Ils le jugent avec une sévérité mal déguisée sous les apparences d'une indulgente pitié ; ils prennent des airs protecteurs et entendus pour ne pas trop laisser paraître les sentiments peu généreux qui leur dictent des apprè-

ciations très partiales. Malgré tout le bout de l'oreille passe, et l'on finit par s'apercevoir que si M. Paul Dupin n'a pas bonne presse, c'est qu'il a le grand tort d'être l'ami de Romain Rolland, de l'auteur de *Jean-Christophe*, et surtout de la *Foire sur la place*, de l'écrivain sans vergogne qui a dit leur fait à tous les critiqueurs de Paris, et a dévoilé tous les honteux commerces du journalisme littéraire et artistique. Paul Dupin n'a pour appui que Romain Rolland. Comment ne serait-il pas écrasé ? Il n'appartient à aucune école, à aucune coterie. Il n'est ni de la Schola, ni du Conservatoire, ni du clan Ravel, ni du clan Debussy. Que voulez-vous qu'il attende de bon d'une critique sans indépendance, presque tout entière aux gages de l'un ou de l'autre, quand elle ne ménage pas tout le monde, depuis M. Vincent d'Indy jusqu'à MM. Saint-Saëns et Gabriel Fauré, les deux plus grandes puissances musicales de France, les deux compositeurs français officiels, les deux dispensateurs de toutes les faveurs gouvernementales dans le domaine de la musique.

Il y a des exceptions : Laloy, Jean Huré, Kœchlin, et quelques autres se sont déclarés franchement pour Dupin. Mais n'importe ! Les grands pontifes de la critique, MM. Lalo Carraud et autres, refusent d'ouvrir leurs oreilles, et d'accorder la moindre attention à cet imposteur qui veut qu'on l'écoute. Ils ne sont pas fâchés d'insinuer que ses amis sont des gens basement intéressés à son succès, et qui font flèche de tout bois pour le faire réussir. Que vaut un tel argument ? Ne peut-on le retourner contre eux ? Il serait bien facile, et tout aussi injuste sans doute, d'accuser M. Carraud de n'être pas désintéressé dans la campagne qu'il entreprend en faveur de son ami Magnard et de sa *Bérénice*. Pourquoi mêler les questions de personnes aux questions d'art ? Pourquoi le nom de Rolland vient-il troubler toutes les discussions sur la valeur musicale de Dupin ? Pourquoi des préoccupations qu'on croirait presque d'ordre politique se mêlent-elles à toute discussion sur le talent de cet artiste ? Pourquoi M. Carraud, par exemple, est-il si fâché qu'on oppose le sentiment populaire de la musique de Dupin aux tendances généralement aristocratiques de l'art français ?

M. Vincent d'Indy qui n'a évidemment aucune idée commune avec Dupin ni en art, ni en politique, a au moins le mérite de juger sa musique sans parti-pris, et je sais avec quelle chaleur il en a fait l'éloge devant l'auteur lui-même.

Du reste, le public ne s'occupe guère des opinions de la critique, et l'autre jour à la Schola, les quatuors de Dupin sur *Jean-Christophe* et sur *Sabine*, ses mélodies et ses pièces de piano ont remporté le plus vif succès. Il est un fait incontestable : c'est que cette musique a une rare puissance d'émotion. Elle ne le doit pas à l'emploi de moyens usés : je n'en connais point de plus *neuve* comme écriture. Mais j'ai déjà dit toute mon opinion à cet égard. Je n'y reviens pas. Attendons la fin. Nos grands critiques seront bien obligés, un jour ou l'autre, de désarmer.

Que vous dirai-je encore ? La *Messe en ré* de Beethoven a été montée par la Schola d'une façon remarquable. Surtout la direction de Vincent d'Indy fut au-dessus de tout éloge : simple, ferme, intelligente, soucieuse avant tout de mettre en lumière le contenu sentimental de l'œuvre. L'exécution de la *Messe en si* de Bach fut moins réussie, mais encore très honorable.

J'ai entendu de nouveau avec un plaisir extrême *Ariane et Barbe-Bleue* de Paul Dukas, cette symphonie en trois parties, d'une sobriété, d'un rythme, d'une vie et d'une couleur extraordinaires. Quel art prodigieusement net et clair : il n'en est pas de plus français. M^{lle} Mérentié chante le rôle écrasant d'Ariane sans la moindre défaillance avec une chaleur et une autorité qui la mettent au premier rang de nos artistes lyriques.

Risler donnait tout dernièrement, en une seule séance, les trois concertos de Beethoven en *ut* mineur, en *sol* majeur et en *mi bémol*, accompagné par l'orchestre de la Schola sous la direction de M. Vincent d'Indy. Quelles belles exécutions, toujours si pures, si simples, si sereines, et si puissantes par endroits !

Je ne parle pas des innombrables concerts de virtuoses ! Nous n'en finirions plus !... Et j'achève ma lettre au coin du feu, au son de la grêle qui frappe les carreaux, et du vent qui siffle sous la porte, frileusement enveloppé dans un châle.

PAUL LANDORMY.